

L'imagimère

de Maryse COLSON

La voiture de Camille est déjà posée dans l'allée, coffre grand ouvert et portières déployées, lorsque je gare ma petite Peugeot sous le vieux saule. On ne peut presque rien mettre dans la mienne, de toute façon : autant remplir le gros SUV de ma sœur cadette des derniers meubles et bibelots dont les salles de vente ne voulaient pas. Je tire le frein à main, déboucle ma ceinture de sécurité et redresse le pare-soleil. Je regarde l'enveloppe A4 posée sur le siège du passager. C'est un joli papier épais et crème. Un papier texturé, sûrement un papier cher. Le pli est lourd dans ma main, je devine qu'il renferme deux bonnes dizaines de feuilles. On n'envoie pas une si belle enveloppe pour annoncer un refus. On envoie une telle enveloppe pour dire *Venez, c'est vous que nous voulons, votre place est ici*. Mon adresse a été soigneusement écrite à la main, presque calligraphiée dans une encre bleu nuit : Mrs. Alice Grandprez, 16/502 Boulevard Saint-Michel. Mon pouce caresse l'écusson de l'Université d'Harford dans le coin supérieur droit.

Trois coups vigoureusement frappés à ma fenêtre me font sursauter : c'est Juliette, le visage rayonnant, qui ouvre déjà la portière avec excitation. Vite, je repose l'enveloppe sur le siège, et la couvre d'une écharpe. "Camille t'a dit? Elle a trouvé la clé du grenier". Non. Camille ne m'a pas dit. "Viens vite, on va enfin découvrir ce qu'il y a dedans". Et elle me laisse en plan, marchant joyeusement jusqu'au perron de la vieille maison de nos parents.

Je contourne le désordre de piles de cartons et de sacs que nous organisons méticuleusement dans le hall d'entrée et rejoins mes sœurs dans la cuisine. Le percolateur rouspète en crachotant lorsque Camille interrompt son filtrage irrégulier

pour nous verser trois tasses de café. La clé est là, posée sur le comptoir de la cuisine, prête à nous dévoiler les secrets du grenier. Et de maman.

Quand nos parents se sont rencontrés, papa terminait l'école des Beaux-Arts et maman commençait une thèse en littérature dramatique. Ils étaient beaux, jeunes et doués. Papa était inconséquent et voulait vivre de ses pinceaux. Maman était amoureuse et voulait soutenir papa. Au bout d'un an, elle a interrompu son doctorat et s'est fait engager à la mairie de la ville comme petite main. Mais comme elle avait une grande gueule et des reins solides, de petite main elle est devenue bras droit, et comme elle en avait la carrure, elle en a fait sa carrière. Elle devint la voix chaleureuse, l'énergie infatigable, le pas décidé de la municipalité. La France a Marianne, notre petite ville normande avait maman. Le temps passa et elle n'avait pas encore de cheveux blancs lorsqu'elle devint l'éminence grise du maire Denis Moreau qui, fort de ce soutien indéfectible, enchaîna cinq mandats consécutifs. Lorsque certains lui demandaient si elle reprendrait jamais le chemin de l'université et de sa thèse, maman répondait "Quand Paul vendra ses toiles". Les années passant, la réponse à la question changea : "Quand les filles auront fini leurs études", "Quand le maire ne sera plus réélu". Mais papa ne devint jamais un peintre coté, mes sœurs et moi fîmes de longues études, et Denis Moreau se représenta encore une fois. Et puis, un jour, on cessa de lui poser la question et maman n'eut plus à inventer de réponse.

Je me souviens d'elle, venant nous chercher à la garderie après l'école, le téléphone coincé entre les maxillaires et l'épaule. Elle déposait des baisers sur nos têtes, empoignait nos cartables et articulait des mercis silencieux et reconnaissants aux éducateurs qui refermaient la grille de l'école derrière nous. Dès qu'elle nous avait

installées dans la voiture, elle s'asseyait à son tour et mettait le contact. Sa conversation téléphonique passait alors dans le système de navigation de l'habitacle et invariablement, la première chose qu'elle disait alors était que ses filles étaient dans la voiture, comme si nos petites oreilles devaient être protégées des intrigues politiques d'Héflleur-sur-Mers. Comme si ses interlocuteurs pouvaient, par inadvertance, dire des choses que nous n'étions pas censées entendre. Mais nous n'écoutions pas ce que les grands disaient, ou à peine : nous regardions juste la petite ville défiler sous nos yeux, les bateaux glissant vers le large, les gouttes de pluie sur les vitres de la voiture, comme des têtards qui font la course dans un aquarium. Je reconnaissais la voix de Denis Moreau, tantôt cassante et sèche, tantôt chaleureuse et amicale, mais toujours absolue. Maman acquiesçait, répondait avec précaution : "Oui, bien sûr... je comprends, Denis... oui, tu as raison, c'était une erreur de ma part". Il continuait : "D'ailleurs, je ne comprends même pas pourquoi tu as fait ça ! Explique-moi, pourquoi as-tu fait ça ?". A ce moment-là, systématiquement, elle disait "Tu as raison, j'ai merdé". Je m'en souviens parce que c'était le seul gros mot qu'on l'entendait prononcer, mais c'était ce qu'il fallait dire à Denis Moreau lorsqu'il vous grondait d'avoir agi différemment de ce qu'il aurait voulu. Et lui insistait encore : "J'ai raison, n'est-ce pas ? Tu me le dirais ?". Alors le regard de maman se perdait dans le vide et devenait comme les vitres de la voiture, ruisselantes de pluie. Elle fermait les yeux et posait, avec une douceur lasse, le front sur ses deux mains agrippées au volant. Denis s'impatiait : "N'est-ce pas, tu me le dirais ? ". Un soupir soulevait ses épaules et on l'entendait répéter avec un entrain parfaitement feint : "Bien sûr, Denis, je te le dirais. On se voit demain ". Denis Moreau, ravi d'avoir raison une fois de plus, raccrochait et elle restait là, le visage plongé dans le gouvernail de la voiture à l'arrêt, comme un capitaine immobile qui se

laisse dériver, le corps fatigué d'être toujours celui des autres. Inquiète comme peut l'être un enfant de six ans, je me tendais sur mon rehausseur et lui demandais : "Maman ? Est-ce que ça va ? " Elle se redressait brutalement, se souvenait que nous étions là et s'exclamait : "Oui, ça va. Bien sûr que ça va. C'est mon travail, que ça aille". Et elle redémarrait.

Ces soirs-là, elle lâchait sacs et cartables au milieu du hall d'entrée et lançait à mon père "Je monte un moment". Papa ne disait rien. On la voyait gravir les deux étages de la maison et se renfermer dans la seule pièce où nous n'avions pas le droit d'entrer : le grenier. Vingt minutes plus tard, elle en redescendait. Elle avait troqué son uniforme de la mairie contre un sweat-shirt et des pantoufles, sa mine défaite contre un sourire serein, et se plantait devant le frigo un poing sur la hanche en claironnant joyeusement "Alors, que mange-t-on ce soir?". Et comme personne ne lui répondait, elle mettait de la musique et cuisinait.

Alors, vous croyez qu'il y a quoi dans ce grenier ? On lance les paris ?

Juliette pétille d'impatience. Je me retourne vers elle, consternée par la naïveté candide de sa question. Camille laisse bruyamment tomber une soucoupe dans l'évier – exprès, j'en suis certaine – pour marquer sa désapprobation.

Elle est mignonne, Juliette, avec sa salopette de femme enceinte et ses deux nattes basses qui retombent sur ses clavicules. Mignonne, mais tellement persuadée que le monde tourne comme elle se l'imagine qu'elle en devient un peu idiote parfois. Camille prétend que ce n'est pas un bébé qui lui gonfle le ventre, c'est toute sa masse cérébrale qui se laisse aller dans son système digestif. Elle poursuit : "Moi, je crois qu'elle avait des amants..."

Et on va les retrouver empaillés sous les combles ?

Je pouffe de rire, malgré moi. Camille ne s'est pas retournée pour lancer sa réplique sarcastique : elle s'évertue à nettoyer le plan de travail déjà rutilant, ramassant des miettes invisibles, frottant des tâches imaginaires. Mais la colère ne s'efface pas d'un coup de torchon. Je regarde son dos mince caché dans un vieux pull gris, sa nuque gracile sur laquelle retombent les mèches oubliées d'un petit chignon brouillon. Elle me fait penser à maman lorsqu'elle s'affairait en cuisine, si proche mais tellement lointaine, la colère en plus. Elle continue: "Parce que, bien sûr, après sa journée de neuf heures, après les courses, les repas et la lessive, après les devoirs, le brossage des dents et les histoires du soir, maman avait encore l'énergie de s'envoyer en l'air avec une ribambelle d'amants!"

Juliette la regarde, interdite. Il faut éviter que ces deux-là ne se prennent le bec aujourd'hui. J'interviens en douceur : "Qu'espères-tu qu'il y ait, toi, dans ce grenier ?"

Je voudrais qu'on sache qui elle était vraiment.

Mais qu'est-ce que tu racontes? intervient Juliette, sincèrement incrédule. Qui elle était? On sait toutes les trois qui elle était!

Ah oui? Alors vas-y, dis-nous, toi, puisque tu sais!

Mais je... C'était notre maman, la femme de papa, l'assistante de Moreau!

Camille écarte les bras, théâtrale, fière de sa démonstration : "Et voilà! tu viens de me donner raison : maman ne se définissait qu'au travers des autres. Rien ne la caractérise seule. On ne sait rien d'elle. Elle était joyeuse parce qu'on avait besoin de joie. Elle avait du courage parce que papa n'en avait pas. Elle était résiliente parce qu'elle n'avait pas d'autres choix. Evidemment, elle était formidable, mais parce qu'elle avait décidé de l'être pour les autres. Elle a joué un rôle, elle nous a menti. L'épouse idéale, qui fait corps avec son mari ! La mère modèle, qui fait passer

ses enfants d'abord ! Et j'en passe... Elle nous a fait croire qu'elle avait une vie parfaite. Mais la perfection, ça n'existe pas.”

Juliette reste immobile un moment, une main crispée sur sa tasse de café. Il est évident, soudain, que nous ne sommes plus en train de parler de maman. Comment ne l'avais-je pas vu avant ? Avec son poste de directrice de la recherche dans un grand laboratoire pharmaceutique, avec son joli mari, avec ses deux beaux enfants, avec sa maison de 300 mètres carrés, son SUV suédois et ses vacances à l'île Maurice, Camille est emprisonnée dans l'illusion du bonheur. Juliette me coule un regard en coin furtif, lève un sourcil, et je la vois sourire avec une tendresse triste.

Alors en fait... c'est toi qui empailles des amants dans ton grenier?

Je félicite *in petto* ma benjamine de sa sagacité et de son humour. Camille la regarde, l'œil amusé, et dit : “C'est bien. La grossesse ne t'a pas volé tous tes neurones”. Juliette lui tire la langue en guise de réponse et caresse son gros ventre. Cela dit, si mon bébé absorbe tous mes neurones, il sera très intelligent ! Et drôle, ajoute-t-elle avec aplomb. Je suis très drôle quand je veux... Comme maman.

J'ai huit ans. Je suis couchée dans mon lit, emballée dans la couette comme une ficelle picarde dans sa béchamel, gratinée d'une colonie d'animaux en peluche. Maman vient se glisser près de moi, encore tout habillée, pour le câlin du soir. Je la trouve belle, rassurante, comme un doudou géant. Elle s'est démaquillée, sa crème de nuit sent bon la rose anglaise. Je lui en pique parfois. Elle fait semblant de ne pas reconnaître son parfum quand je m'en étale sur les avant-bras.

Alors, Alice, quels étaient tes petits bonheurs aujourd'hui?

On a regardé mon livre sur les licornes à la récréation, avec Elsa et Maëline. C'était chouette. Maëline a dit qu'elle avait vu une empreinte de sabot de licorne une fois, dans son jardin. Les autres ne la croient pas.

Et toi, tu la crois?

Ben oui, c'est ma copine : je la crois.

Maman me sourit. Elle m'a expliqué un jour qu'il y a certaines choses dont on ne peut ni démontrer l'existence, ni prouver l'impossibilité. Ces choses-là, c'est à nous de décider si elles existent ou pas : et ce qu'on décide devient vrai pour soi, avec le risque que cela nous rapproche ou nous éloigne des autres.

Maman?

Oui, ma puce?

Parfois j'ai l'impression que je ne peux pas être vraiment moi-même. A l'école, au cours de natation ou de piano, avec les copines. Parfois même avec mes sœurs et papa... On dirait qu'il n'y a qu'ici, dans ma chambre, que je peux être vraiment qui je suis. Et ça me rend triste. Est-ce que ça va passer?

Maman caresse mes cheveux. Je pose ma tête tout contre elle et je respire son parfum dans le décolleté de sa blouse.

Dans quels moments te sens-tu vraiment toi?

Quand je lis. J'aime bien lire. J'aime bien jouer à la maîtresse et écrire sur mon tableau. Je me sens joyeuse quand on va ensemble à la bibliothèque, je pourrais y rester des heures pour regarder tous les livres.

Alors tu dois cultiver ces moments-là, faire en sorte qu'il y en ait le plus possible dans ta vie. Si c'est ça qui te rend heureuse, si c'est là où tu te sens entière, alors puises-y ton énergie et veille à en vivre tous les jours.

Comme j'ai juste huit ans, je ne pense pas à lui retourner la question : je ne lui demande pas si elle, c'est cachée dans le grenier qu'elle se sent elle-même. Si c'est là qu'elle se ressource, si c'est là qu'elle exulte et panse ses plaies. J'ai juste huit ans et je n'imagine même pas que cet être maternel monolithique puisse être faillible. Maman n'inspire aucune question, elle est une réponse vivante. "Et toi, maman, c'était quoi tes petits bonheurs?". Elle pose son nez sur le mien : "Le gros sandwich aux boulettes de ce midi!". J'éclate de rire, je lui chatouille le ventre et je la traite de tricheuse. Elle se retourne sur le dos, glisse son poignet sous sa tête et garde ma main emprisonnée dans la sienne sous son chemisier. Je sens la peau douce de son ventre, chaude et molle, comme de la pâte à pain. Elle fixe les étoiles phosphorescentes collées au plafond de ma chambre. "Maman?". Le profil de son visage se découpe, immobile, dans la lumière douce de la lampe de chevet. Son front droit, son nez arrondi, ses lèvres charnues. Elle cligne des yeux et se retourne vers moi. Il y a une petite larme au bord de son œil droit. "J'ai aimé le dîner en famille, je trouve qu'on a beaucoup ri. J'aime quand on rit tous les cinq. J'ai aimé... J'ai aimé qu'il recommence à faire doux et qu'on puisse sortir sans manteau : ça sentait le printemps aujourd'hui. Et j'aime ce moment-ci, avec toi". Ses mots font un petit soleil tout chaud à l'intérieur de moi. Je me blottis un peu plus contre elle, et elle me serre dans ses bras. "Et sans rire, ce sandwich aux boulettes était quand même drôlement bon!". J'éclate de rire, puis après un dernier baiser, maman éteint la lumière et grimpe les escaliers qui mènent vers le grenier.

Juliette prend la clé, nous laissons là nos mugs de café encore à moitié remplis, et montons les escaliers. C'est une procession étrange, entre l'excitation de découvrir et l'appréhension de savoir. Au palier du premier étage, Juliette s'arrête devant un

autre désordre organisé de caisses et de grands sacs chargés de linge de maison. Un carton ouvert à ses pieds attire son attention et elle fait un grand plié pour ramasser une photo. Sur le papier brillant ont été immortalisées notre arrière-grand-mère, notre grand-mère, maman et moi. Quatre générations de femmes. L'aïeule tient la plus jeune dans ses bras. Je dois avoir quelques jours sur ce cliché, je suis minuscule. Mais alors que mamy et grand-mamy me regardent avec une tendresse ébahie et fière, dévouée, maman fixe l'objectif, avec une douceur presque coriace. Je l'ai toujours trouvée belle sur cette image, mais c'est la première fois que je vois dans l'intensité de ses yeux bruns cet air de défi, ce trop-plein de vie. *J'ai fait cet enfant, mais ce n'est pas lui que je regarde : c'est ailleurs que mon regard se porte. C'est devant.*

Je pense à la lettre d'Harford dans l'enveloppe, posée sur le siège passager de ma voiture. Je pense à tout ce qu'il se passera quand je l'ouvrirai, quand ma vie changera, quand il faudra déménager en Angleterre, quitter Pierre peut-être, et s'inventer une nouvelle vie. *Ailleurs.* Je sais que si je n'en parle à personne, il y a une chance pour que je jette cette enveloppe au feu et que j'abandonne mon rêve, comme maman a laissé les siens. Alors, pour me donner du courage, je dis : "Moi, je crois que maman n'a jamais arrêté sa thèse. Je crois qu'elle l'a soutenue et qu'elle a publié ensuite de nombreux ouvrages sous pseudonyme. Elle s'enfermait dans le grenier pour écrire. Je crois que maman était un auteur célèbre, et qu'on n'en a jamais rien su."

Mes sœurs me regardent avec curiosité. Savent-elles que ce n'est pas le secret de maman que je viens de leur raconter, mais le mien? Camille me sourit : je sais qu'elle a compris. C'est l'apanage des aînées de se comprendre entre les lignes. Elle redresse ses manches jusqu'aux coudes et, le rose aux joues, s'exclame sur un ton

joyeux et un peu honteux : “Et moi, j’espère vraiment qu’elle a eu plein d’amants. Oui, j’espère que c’était une grivoise pleine de vices qui a pleinement profité de sa liberté”. Nous rions ensemble de cette hypothèse incongrue dont la légèreté contraste avec le poids de la culpabilité que ma sœur vient de lâcher. Nous rions, parce que maman aussi aurait ri. Camille et moi gravissons les dernières marches qui nous séparent du palier où donne la porte du grenier. Juliette reste à l’entre-sol, perplexe, la clé serrée dans son poing, la photographie toujours dans son autre main.

Et s’il n’y avait rien?

Camille et moi la regardons, défaites. La possibilité de découvrir du vide ne m’était jamais venue à l’esprit. Je me rends compte que je me suis persuadée qu’il y a dans ce grenier des manuscrits, une bibliothèque débordante de livres, un ordinateur sur lequel maman a écrit. Peut-être même en suis-je tellement certaine que j’ai construit mes propres envies sur celles de maman... A moins que ce ne soit les siennes que j’ai forgées à partir des miennes? Et Juliette poursuit : “Si vous aviez raison, et qu’elle avait joué un rôle toute sa vie. Si elle avait juste utilisé ce grenier comme de vulgaires coulisses, pour reprendre son souffle, se recomposer. S’il n’y avait rien qui justifie qui nous sommes devenues ? Si elle ne nous avait rien laissé ? Rien“. La voix de Juliette se brise, son petit menton tremble.

Alors, dans un mouvement commun, Camille et moi lui tendons la main. Juliette s’agrippe à chacune de nos mains tendues vers elle et nous accompagnons ses pas ralentis de femme enceinte. On lui passe chacune un bras autour des épaules, on embrasse ses joues. Cette petite femme si pleine d’un être humain et si vide soudain de celle dont elle vient. Je pose mon front contre le sien et lui murmure : “C’est très bien, s’il n’y a rien. Cela laisse de la place pour tout inventer”.